

—Quoi donc ?

—Il me semble qu'on a marché là... derrière cet arbre...

—C'est des imaginations, répondit Ulysse. La forêt est aussi déserte que l'église de Châteauneuf à cette heure; bonsoir, cousine.

Et il s'en alla pour tout de bon.

La Marton avait la clef d'une petite porte qui ouvrait du pare sur la forêt.

Elle rentra au château et gagna sa chambre, tandis que le chambrier rejoignait M. de Saint-Julien.

Celui-ci attendait son hôte pour partir.

—On voit bien, dit-il en riant, que vous vous faites un brin de cour, la Marton et toi.

—Pauvre fille, dit Ulysse, elle n'a que mariage en tête.

—Et tu n'y songe guère, toi.

—Je n'y songe même pas du tout; car, voyez-vous, monsieur Victor, c'est laid, c'est méchant, bossu et grêlé; seulement pour qu'elle marche à notre idée, ça ne coûte rien de promettre; après, on verra.

—Farceur ! dit le gros gentilhomme.

Et il détacha son cheval qui était toujours à la porte, broutant l'écorce d'un arbre.

—Quand te verrai-je ?

—Est-ce que vous ne viendrez pas faire un tour par ici, demain, avant d'aller au rendez-vous ?

—A quoi bon ?

—Vous feriez bien de venir tout de même; il pourrait y avoir contre-ordre. Vous comprenez ?

—C'est juste. Eh bien ! je serai ici à la pointe de neuf heures. Bonsoir, Ulysse.

Et M. de Saint-Julien sauta en selle et partit au galop, cette fois, car il avait envie de dormir, d'autant plus qu'il avait ingurgité à Châteauneuf un bon demi-litre d'eau-de-vie.

Le chambrier, lui, alla relever ses collets. Il se dirigea d'abord vers un piège à chevreuil placé dans un très-bon endroit, mais qui s'obstinait à demeurer vide.

Quelle ne fut pas sa surprise en voyant quelque chose d'énorme suspendu à la branche principale de son piège ! Ce n'était pas un chevreuil, vraiment, mais une belle biche, la royale femelle d'un dix-cors, une biche nourrice qui s'était prise et étranglée, la noble bête, tandis qu'elle s'en allait "viander" avec ses deux faons.

—C'est un coup de fortune ! murmura le braconnier. Et il s'approcha.

La biche était bien morte, mais elle était encore chaude. Le braconnier la dépendit. Mais on ne porte pas une biche sur ces épaules comme un brocard ou une chevrette, et là commencent pour Ulysse les embarras de la fortune; il prit l'animal par les pieds de derrière et, à grand effort, il le traîna jusqu'à une ligne de forêt, délibérant en lui-même s'il ne s'en irait point en courant jusqu'à Châteauneuf, prévenir le poulailler qui viendrait avec son mulet enlever l'animal avant le jour.

Mais en ce moment il entendit dans le bas de la ligne forestière le trot d'un cheval. Ce ne pouvait être qu'un fermier qui s'en allait à la foire de Combreaux.

—Hé ! pensa maître Ulysse, il n'y a pas un paysan qui refuse de gagner cent sous. En place de porter la biche à Châteauneuf, je la porterai à Combreaux. Et il laissa l'animal et courut à la rencontre de l'homme à cheval.

—Hé ! l'ami, lui cria-t-il.

Celui-ci s'arrêta.

—Que voulez-vous ?

—Est-ce que vous êtes de Combreaux ?

—Non, mais j'y vais, répondit le cavalier qui avait l'apparence d'un meunier.

—Vous n'êtes pas gardo forestier ?

—Non.

—Ni gendarme ? ricana Ulysse.

Farceur ! dit le meunier.

—Voulez-vous gagner une pièce de cent sous ?

—Oui, certes, dit le meunier.

—Avez-vous un bon cheval ?

—Il porterait deux mille.

—Eh bien ! venez avec moi, dit Ulysse.

Et il conduisit sans défiance l'homme au cheval vers l'endroit où il avait laissé la biche.

Mais alors le meunier mit pied à terre :

—Mon brave homme, dit-il, vous n'avez pas de chance, pour cette fois. Je suis le nouveau brigadier de gendarmerie de Châteauneuf, et je vous arrête !

Maître Ulysse fut tellement surpris de cette déclaration inattendue que lui fit le faux meunier, qu'il se mit alors à rire :

—Vous êtes un joli plaisant, dit-il, et un autre que moi s'y laisserait prendre.

Mais Nicolas, qui lui avait posé sa large main sur l'épaule, ouvrit sa blouse, et, bien que la nuit ne fut pas très-claire, Ulysse put voir en dessous le baudrier jaune traditionnel et la fameuse plaque à laquelle il est impossible de se tromper.

—Pincé ! murmura-t-il abasourdi. Puis, payant d'audace :

—Eh bien ? dit-il, faites-moi un procès, je n'en mourrai pas, après tout. Je vais vous dire mon nom.

—Comment t'appelles-tu, mon garçon ? demanda Nicolas, prenant un air naïf.

—Jean Martin.

—Vraiment ! Et où demeures-tu ?

—A Fleury-sous-Bois.

—Il n'y a qu'un malheur à tout cela, répondit Nicolas.

—Et quoi donc ?

—C'est que tu t'appelles Ulysse, et que tu as ta "chambrière" à deux cents maîtres du parc de Beaufevair.

—Vous êtes malin, vous, dit Ulysse, plus malin encore que votre prédécesseur. Et bien ! puisque vous êtes si bien renseigné, faites-moi mon procès, et laissez-moi aller me coucher.

—Tu oublies encore un détail, mon garçon.

—Qu'est-ce que vous voulez que j'oublie, puisque vous savez tout ?

—Tu as déjà subi trois condamnations pour braconnage.

—Eh bien ! qu'est-ce que ça vous fait ?

—Ça me fait que je t'arrête, et que tu peux bien compter sur deux mois de prison.

A ces mots, Nicolas, qui était un homme de précaution, tira de sa poche de belles poucettes toutes neuves.

—Voyons, mon garçon, lui dit-il, il faut s'exécuter de bonne grâce.

Ulysse regardait son adversaire et sentait bien qu'il ne serait pas le plus fort s'il lui prenait fantaisie d'engager une lutte. Il tendit donc ses mains de bonne volonté et se laissa emmener.

Nicolas passa la bride de son cheval à son bras, et força son prisonnier à marcher devant lui.

Il arrivèrent ainsi jusqu'à la route de Strasbourg.

Là, Nicolas se remit en selle; puis il se pencha, saisit Ulysse par les deux épaules, l'enleva de terre comme eût pu le faire un écuyer du cirque, et le plaça devant lui sur la bardo.